

NOTES ET MÉLANGES

Quelques ouvrages récents sur le marranisme

par Marianne Mahn-Lot *

Deux publications récentes en français, *La Société juive à travers l'histoire*, recueil collectif paru sous la direction de Shmuel Trigano¹, et l'ouvrage de Cecil Roth, *Histoire des marranes*², nous permettent d'aborder les questions majeures du judaïsme moderne.

Dans son article introductif, intitulé « Une sociologie historique du judaïsme », Shmuel Trigano soulève d'emblée la question du sens dans l'emploi du qualificatif « juif » : « L'histoire juive³, écrit-il, est un concept américain qui indispose les gens d'Israël, car Israël est-ce l'Israël biblique ou est-ce l'État actuel ? » Sh. Trigano élève aussitôt le débat en présentant Israël comme une idée universelle, car « le Tétragramme exprime l'unité de l'univers ». Israël, « c'est d'abord un rapport à la Tora » ; c'est « le schème qui recouvre toute l'existence ». Sous une autre forme, le poète Claude Vigée a écrit qu'Israël se pense comme « mémoire de l'humanité ». L'ancien, mais indispensable, ouvrage de S. Baron fait bien comprendre qu'Israël est une religion qui identifie loi morale (Tora) et loi civile, et que l'essentiel du Talmud est d'affirmer la préexistence de la Loi-Sagesse à toute la création.

Shmuel Trigano dit qu'il situe sa recherche dans la perspective de l'école des *Annales*, c'est-à-dire selon la longue durée, en visant à la description de « l'objet historique ». Il rappelle aussi, mais sans en tirer les conséquences, la formule de Max Weber selon lequel, depuis l'exil de Babylone et l'existence de la diaspora, Israël est un « peuple paria ». Or l'unité permanente des communautés juives du monde

* Marianne Mahn-Lot est l'auteur de *Christophe Colomb*, Paris, éd. du Seuil 1960 ; *Bartolomé de Las Casas. L'Évangile et la Force*, Paris, éd. du Cerf 1966 (3^e éd. 1991) ; *La découverte de l'Amérique*, Paris, éd. Flammarion 1970 ; *La conquête de l'Amérique espagnole*, coll. Que sais-je ? n° 1584, Paris, éd. P.U.F. 1976 ; *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Paris, éd. Payot 1982 ; *Portrait historique de Christophe Colomb*, Paris, éd. du Seuil 1988 ; *Bartolomé de Las Casas : une théologie pour le Nouveau monde*, Paris, éd. Desclée de Brouwer 1991, et de nombreux articles dans des revues spécialisées.

1. Paris, éd. Fayard 1992, deux volumes de 732 et 633 pages.

2. Cecil Roth, *Histoire des marranes*, Paris, éd. Liana Levi 1990, 234 pages.

3. C'est le titre de l'ouvrage de Salo W. Baron, *Histoire d'Israël. Vie sociale et religieuse*, Paris, éd. P.U.F., cinq volumes parus de 1956 à 1964.

entier est un fait qui ne laisse pas de surprendre. Il sera donc commode de parler de l'histoire juive comme de l'histoire d'un peuple, sans assise territoriale il est vrai, mais qui se réclame de son origine sur une terre précise. Ce rattachement idéologiquement obligatoire à la terre est rappelé dans le copieux article présenté dans le même ouvrage par Robert Bonfil, « Une histoire du rabinat à l'époque prémoderne ». Le rabinat est devenu une institution indispensable en diaspora. Le savoir a toujours un caractère religieux et est associé à une certaine mémoire. Dans les communautés sépharades d'Espagne, les rabbins devaient recevoir une investiture, donc obtenir des diplômes qui leur étaient délivrés par les *yeshivot* de Palestine.

Les rabbins se trouvaient très bien armés d'arguments dans les controverses avec les chrétiens qui se poursuivirent durant tout le Moyen Age, en particulier sur l'interprétation du « serviteur souffrant » du second Isaïe. Si bien qu'en plein xv^e siècle des dames chrétiennes de Vieille-Castille venaient par plaisir à la synagogue (et les dominicains s'en autorisèrent pour venir prêcher en ce même lieu). L'enseignement rabbinique reprend souvent le thème : « C'est sur la Tora que repose le monde »⁴.

Shmuel Trigano consacre un article à la controverse maïmonidienne. Il y eut aux treizième et quatorzième siècles deux figures de l'intellectuel juif. Il n'est pas nouveau de rappeler que Maïmonide représente le courant de pensée qui se réclame de la philosophie grecque, courant qui a existé depuis Philon d'Alexandrie⁵. Philon, absolument reçu dans le monde juif d'Alexandrie, « allégorisait » termes et contenu du Livre saint. La difficulté d'annoncer la révélation du Sinaï dans le cadre de la pensée grecque était grande. Elle le fut aussi pour le christianisme.

Dans sa postface au livre de Sarah Leibovici, *Christophe Colomb juif*, Paris 1988, postface qu'il intitule « La geste marrane du monde moderne », Shmuel Trigano avait déjà exprimé une critique à l'adresse de Maïmonide. Il fait à celui-ci le grief d'un certain « scepticisme » islamo-judéo-chrétien espagnol, parce qu'il était nourri de philosophie grecque et « voyait dans les trois religions monothéistes des aspects d'une même vérité ». Ce qui lui importait plus que tout, selon Trigano, c'était que la raison grecque et l'« antique sagesse » soient respectées. Cette position a été connue et admirée des chrétiens et le *Guide des égarés* fut très lu par eux. Mais ce n'est pas pour cette raison-là qu'un savant comme Yeshayahu Leibowitz s'en réclame aujourd'hui.

Dans sa remarquable postface à Sarah Leibovici, Shmuel Trigano cherche aussi et surtout à définir ce qu'est le marranisme. Après coup,

4. Cf. Pirké Avot I, 1.

5. Au point de vue de l'histoire sociale, il est intéressant de noter que Maïmonide, devenu en Égypte chef religieux du fait de la disparition du gaonat, devint aussi le porte-parole officiel auprès des autorités musulmanes. Ces passerelles politiques entre religions différentes existaient aussi en Espagne où le grand rabbin de Castille était nommé par la reine Isabelle.

la conversion au christianisme fut prônée par eux comme « un sacrifice pour le bien collectif », et ils invoquèrent l'exemple de la reine Esther qui cacha ses origines à Assuérus pour sauver son peuple. Cette dissimulation ne serait pas une simple question de tactique : « Le marranisme croit qu'en devenant autres, en devenant chrétiens, les juifs qui se sont convertis seraient en avance sur les autres juifs, seraient les tenants d'une judéité *messianique*, apocalyptique. Plus tard le sabbatianisme proclamera qu'il faut devenir chrétien ou musulman pour hâter la venue du messie ».

Paul Fenton livre, toujours dans l'ouvrage collectif *La société juive à travers l'histoire*, une contribution extrêmement intéressante intitulée « Deux écoles piétistes. Les hassidim ashkenazes et les soufis juifs ». On entre ici dans le domaine de la « mystique », toujours un peu suspect à des religions qui se réclament de la raison. Le hassidisme aurait son origine historique chez les ashkenazes de Rhénanie qui, au moment de la Première croisade, subirent de terribles massacres. L'idée du martyre avait toujours été forte en Israël depuis la persécution d'Hadrien. Paul Fenton dénote au cours du Moyen Âge des mouvements populaires de réforme sociale portés par des prédicateurs itinérants. Il les rapproche de ce qui s'est passé dans l'ancienne Austrasie après la réforme de Cluny. Il définit le hassidisme comme la religion de la personne, de l'intériorité. Quant au soufisme, il en voit des traces au XII^e siècle dans les mêmes régions. Mais c'est l'éternelle tendance à l'ascétisme, à la fuite du monde. Le kabbalisme serait l'inverse. Il serait intéressant de poursuivre ce débat, mais des développements là-dessus nous mèneraient trop loin.

Avant d'en venir à Cecil Roth et au marranisme, signalons l'album de photographies intitulé *Exilés de l'Exil, Les derniers marranes*⁶. L'enquête porte sur plusieurs petites villes du Portugal dont Belmonte. Là ont persisté jusqu'au XX^e siècle d'authentiques marranes : juifs expulsés d'Espagne, réfugiés en terre portugaise dès 1497 ; peu après séparés de leurs enfants et obligés d'embrasser le christianisme. En une génération, ils perdent leurs rabbins, leurs livres hébraïques. Ils ne vont à l'église que pour les baptêmes, mariages, funérailles. Mais aussitôt après ces gestes, ils lavent la « tache » du baptême, procèdent à une autre cérémonie de noces, font tout ce qu'ils peuvent pour une sépulture séparée. Ce sont les femmes qui préservent ce minimum de tradition réduit à trois rites : le sabbat, « la sainte reine Esther », la Pâque. Chose très intéressante : la seule prière chrétienne qui ait été adoptée et gardée est celle du « Notre Père » : les juifs y ont reconnu leur héritage et l'adoration du Nom. Chose curieuse également : lorsque, tout récemment, ces marranes ont été invités à réintégrer librement la foi hébraïque, ils ont manifesté quelques réticences devant tant d'usages nouveaux qu'on leur imposait. Entrer dans la « religion nouvelle », sera-ce pour eux la fin de la conscience marrane ?

6. Paris, éd. La Différence, 1992.

Dans son ouvrage sur les marranes, Cecil Roth reprend la question des hypothèses sur l'origine du mot. Les juifs convertis de force recevaient le qualificatif d'*anussim* (les « contraints », les « violés »). Le mot « marrane » semble venir de *marana tha* : « Viens Seigneur » (voir 1 Co 16, 22, où l'on voit que ces paroles étaient prononcées dans la liturgie synagogale). Ce terme pouvait très bien s'appliquer aux juifs « convertis », dont l'attente messianique n'était pas comblée par la venue du Christ. Cecil Roth avance aussi l'hypothèse que le mot vient de *mura'ni*, « hypocrite » en arabe. Pour les chrétiens, « marrane » finit par signifier « porc » (pourtant le mot *puerco* existe en Castillan), par dérision envers ceux qui s'abstenaient de cette nourriture impure. Dans la préface au livre de Cecil Roth, il y a une remarque très intéressante : « Roth souligne le profond impact intellectuel du judaïsme sur certains nouveaux chrétiens du XVII^e siècle qui, tout en pratiquant le catholicisme, ont redécouvert les racines juives du christianisme et relu les textes apologetiques catholiques ». Le chapitre intitulé « La littérature des marranes » est passionnant à cet égard ; et aussi le chapitre sur « La Jérusalem hollandaise », c'est-à-dire Amsterdam. On voit des prêtres, des franciscains et même des jésuites revenir à la religion ancestrale. La figure de Menasseh ben Israël, ce rabbin qui publia en 1610 *L'Espérance d'Israël* aurait pu être mieux mise en lumière : elle est à l'origine du sionisme. Il a affirmé avec force la nécessité de rassembler les douze tribus en retrouvant et en réintégrant les « dix tribus perdues » et il a attribué entre autres à Colomb ce dessein grandiose⁷. Il n'est pas inutile de rappeler le texte qui spécifie l'existence d'Israël et sa vocation de se rassembler. Il s'agit d'Ez 36, 24 : « Je vous retirerai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays et je vous ramènerai sur votre sol ». Mais le corollaire à cette aspiration à l'unité du peuple élu est la nécessité qu'il ait été effectivement « dispersé » dans le monde entier. Menasseh prétendait qu'on avait retrouvé à Quito (Equateur) les traces de deux tribus perdues (Ruben et Levi). Le plus curieux sous le rapport d'une dispersion nécessaire, ce fut l'effort couronné de succès que firent les juifs bannis d'Angleterre en 1290 pour y être admis officiellement : en 1656, les autorités de Londres consentirent à ce qu'ils viennent y demeurer librement et légalement. Pages intéressantes sur « les marranes au Nouveau Monde » et leur colonie la plus prestigieuse : New York.

Tout ce qui touche la foi et la religion du judaïsme espagnol contribue à la compréhension du judaïsme actuel, mais intéresse également la culture de l'Occident.

7. Voir mon article sur « La judaïté de Colomb » dans *Revue de la Bibliothèque nationale*, printemps 1993.